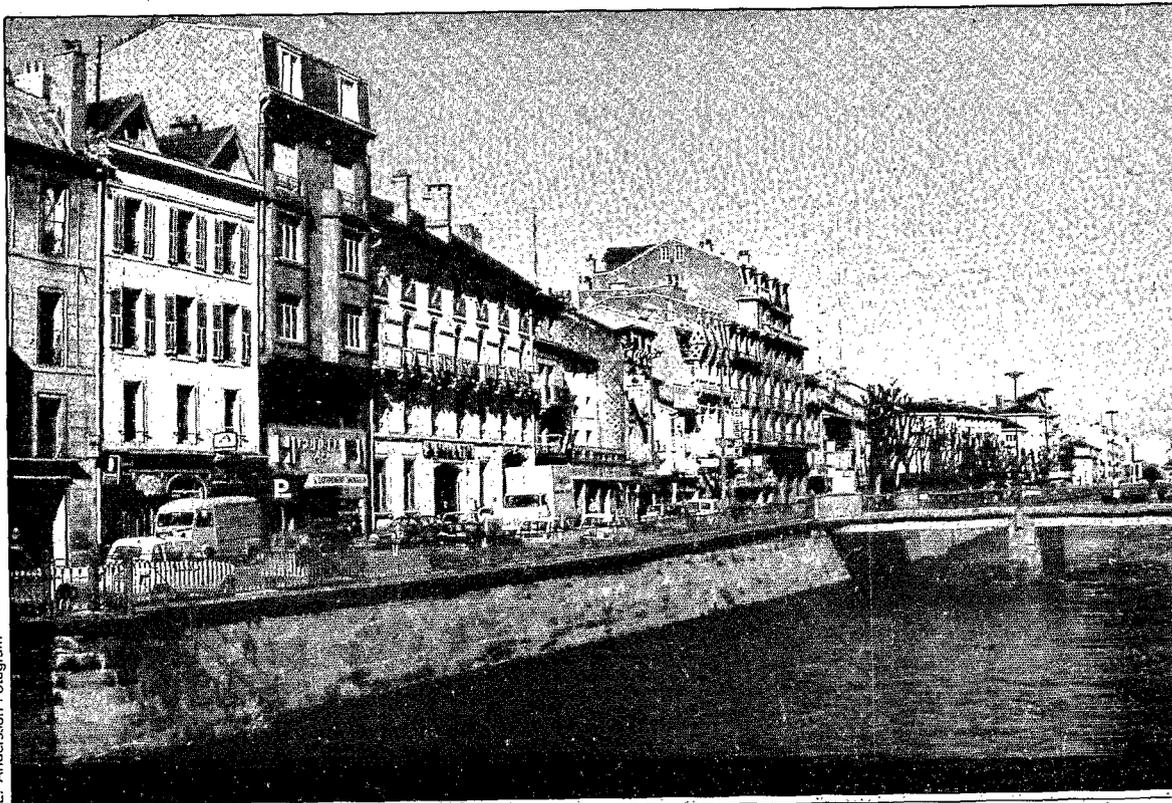


FAIT DIVERS

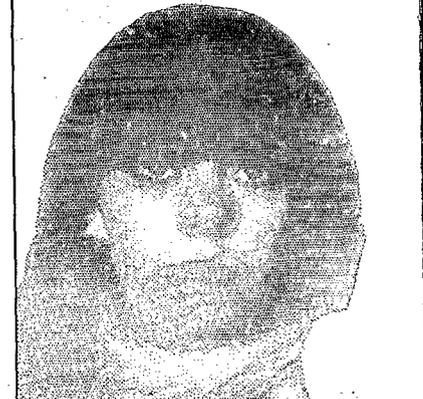
UNE NOUVELLE IMAGE D'EPINAL

Trois jeunes filles brunes assassinées
et aucune trace du tueur... Dur de sortir le soir
dans une petite ville de province !



E. Andersson-Fotogram

VUE SUR LA MOSELLE. ET, A DROITE, MARIE-CHRISTINE AMET, EMMANUELLE LAUBER, BRIGITTE SOURDOT
Un triple électrochoc pour une ville jusque-là sous anesthésie



Hep ! vous là-bas. » Le ton est poli mais professionnel. Lumière du gyrophare, portières qui claquent, pas besoin de précisions. La tête enfoncée sous mon parapluie, je suis franchement ridicule, le fond de l'air est glacé mais totalement sec. Je tire sur mes gants, présente mes papiers en bredouillant une plaisanterie. Sourire en coin, l'inspecteur note mon identité. Un homme dans la rue, la nuit, près de la Caisse d'Epargne... pour un peu, ça justifierait un bon rapport.

Extérieur nuit, Epinal est désert, la Moselle est blanche et je claques des dents. « Merci, bonne chasse. » Là, le ton du flic est carrément ironique ; tant pis, je l'ai cherché.

Bon, où en étions-nous ? La Caisse d'Epargne, le distributeur automatique, la caméra vidéo bien en vue... 3 h 50 du matin, le 4 janvier, l'inconnu — celui que tout le monde

recherche aujourd'hui — s'est approché, le haut du buste dissimulé sous un parapluie. Il a repéré la caméra, sa main droite gantée a introduit la carte, la première porte s'est ouverte électroniquement, la caméra a commencé à enregistrer. L'homme a récupéré sa carte, avancé vers le distributeur, entamé l'opération de retrait. « Inscrivez votre code », a clignoté la machine. L'homme connaît peut-être la formule mais la carte de crédit est avalée : la police a fait opposition. L'inconnu n'a pas insisté et filé vers la sortie. En gros plan, sur la bande vidéo témoin, un parapluie, un bas de veste de treillis ou de parka et un jean très serré. « Défi lancé à la police », titrera la presse. A cinq cents mètres à peine du commissariat, l'assassin a osé utiliser la carte de crédit de sa victime. Rusé, intelligent, il a déjoué l'œil vidéo avec un simple pépin.

Colère des enquêteurs, émotion de la popula-

tion : la bête féroce flirte avec Satan. Rusé peut être mais fauché, notre tueur, prêt à prendre des risques fous pour quelques billets de cent francs et en plus assez stupide pour imaginer que la carte resterait exploitable quinze jours après le crime. Une chose est sûre, il ne doit pas lire Chandler dans le texte. A moins que... « Hep vous là-bas ! » Les gendarmes. Cette fois, décidément, c'est une manie.

Exit la Caisse d'Epargne, direction — nous sommes lundi — le seul bar-discothèque ouverte de la ville. Sonnette, judas, la portière de nuit la voix cassée et la salle est pratiquement vide. Sur une banquette, un géant aviné manque régulièrement les lèvres de l'hôtesse assise près de lui. A chaque assaut, la fille esquive et plonge le nez dans sa coupe de champagne. Je perds le reste de la scène. Devant moi, un colosse brandit une bouteille de vodka, et une main r

Anouk Aimée



L. de Raet

Clarice Lispector

livre-cassette

des femmes

broie l'épaule : « Tu m'as l'air d'un gars formidable ! » Les toilettes sont à mi-chemin de la sortie, je parcours le reste à la nage indienne. Bon, pour l'atmosphère, ça suffit. Passons aux faits.

Fin de septembre, fête foraine à Epinal, montagnes russes et barbe à papa. Marie-Christine Amet, dix-neuf ans, passe la soirée avec des amis. Vers minuit, elle rentre chez elle en banlieue, à Golbey. Deux semaines plus tard, le corps de Marie-Christine flotte à la surface de l'eau. Mâchoire brisée, mort par strangulation, révèle l'autopsie. La Moselle est saïe.

Début d'octobre, la même tragédie se reproduit pour Emmanuelle Lauber, dix-huit ans. Nez cassé, mort par noyade, relations sexuelles avant le décès, dit le rapport. La Moselle bégaie.

Dernier acte le 22 décembre. Brigitte Sourdot, vingt-sept ans, employée à la Caisse d'Épargne, passe la soirée à son domicile. Peu avant minuit, quelqu'un sonne à la porte. On retrouvera Brigitte près de son lit, des traces de coups sur le visage et une vilaine blessure à la gorge. Dans l'appartement en ordre, seules deux cartes magnétiques de la Caisse d'Épargne ont disparu. La Moselle n'y est pour rien : dont acte.

Traits communs aux trois affaires : les coups, le domicile à Golbey et la fréquentation d'une même discothèque : le Chat botté. Curieuse version pour un Raminagrobis de légende. Petite boîte exigüe, aux allures d'entrepôt, entrée gratuite le mercredi pour les filles et strip-tease pour demi-solde. Mini-jupe de cuir et collants noirs pour les habituées ; de l'adolescente quart monde à la limite de la prostitution, jusqu'à la secrétaire modèle. Le Chat botté est le rendez-vous de V.R.P. de passage, d'immigrés, de proxénètes amateurs et même de certains policiers en goguette. Epinal susurre que trois d'entre eux, Riton, Travolta et Marquet, avaient leurs entrées et des relations particulières avec deux des victimes. Depuis le 1^{er} janvier 1984, les trois policiers ont été mutés à Paris et Nancy, officiellement pour faute technique interne au service.

UNE THÈSE SÉDUISANTE

Le Chat botté, les violences, Golbey : un triple meurtre pour le tueur d'Epinal ? La thèse est séduisante. Mais si Marie-Christine et Emmanuelle ont été agressées dans la rue à quinze jours d'intervalle, le profil de Brigitte Sourdot paraît un peu différent. Plus âgée, plus prudente, elle a probablement ouvert sa porte à un familier qui a tué pour voler. Impossible donc d'écarter la thèse de plusieurs meurtriers. Qu'importe. Pour Epinal, « le » tueur a encore frappé : un triple électrochoc pour une ville jusque-là sous anesthésie.

Epinal. « Tout le monde connaît, personne n'y vient », souffle, désabusé, un journaliste local. « Trop grand pour échapper aux problèmes de la cité, assez petit pour que tout s'y remarque », constate le maire. Quarante mille habitants, ville de préfecture, sans caractère, ville de garnison — cinq mille têtes aux cheveux courts — et une industrie textile en déliquescence. Nous sommes dans les Vosges, et la

Moselle est frileuse. Proposée comme ville pilote pour la lutte contre la délinquance, Epinal a failli être écartée pour... manque de délits. Pas un seul meurtre en 1982 et une chute de 10 % de la petite délinquance l'année dernière. Un cas.

Alors, aujourd'hui, terreur sur la ville ? « On a eu très peur, après la découverte du deuxième corps, reconnaît Héléne, vingt et un ans. On est allées à la fête à six, agrippées les unes aux autres. J'avais l'impression que tout le monde nous en voulait. Un immigré était derrière nous, ma copine a explosé : "Qu'est-ce que tu veux, toi ?" En plus, je suis brune aux cheveux longs, comme les deux premières victimes... Toute la journée, des voisins téléphonaient à ma mère en lui conseillant de me faire teindre ou couper les cheveux. Un meurtre déjà, ça craint, alors trois, tu imagines. »

UNE BOMBE DANS CHAQUE POCHE

Derrière son bar, la patronne de la Coupole grimace : « Le café se vidait, maintenant, c'est mieux mais toutes les filles ont une bombe dans la poche. » Rush sur les lacrymos. En trois jours, les magasins ont doublé leurs ventes. « Ne pas oublier la méthode de nos grands-mères quand elles traversaient les bois, précise un journal, le poivre moulu à jeter dans les yeux. » Au Grand Café, l'homme, le nez vissé sur « Détective », commente : « Sûrement un étranger... Un maniaque... Avec toutes ces histoires, j'ai dû acheter un berger allemand pour ma femme. » Renseignements pris, le chien a un mois et demi, le tueur a encore de beaux jours devant lui.

Le temps passe, la frousse s'estompe mais laisse la place au malaise, à l'irritation. L'affaire a craquelé un maquillage séculaire. A force de fixer cette énorme verrue, sur leur nez, les Spinaliens commencent à loucher. Par voie de presse et sur fond de guerre des polices, la polémique s'installe. Campagne de « la Liberté de l'Est ». Tenant de la thèse du tueur unique, le journal dénonce les erreurs de l'enquête et demande que le S.R.P.J. de Nancy prenne enfin l'affaire en main. Réponse méprisante de « l'Est républicain » qui stigmatise « les plumitifs en mal de sensationnel » et reproduit en gras le communiqué du juge d'instruction qualifiant de techniquement irréprochable le travail du commissariat d'Epinal. La Moselle fait des ronds dans l'eau.

Héléne soupire : « Moi, le samedi, je me lève vers midi, comme ça il ne reste plus que l'après-midi à tuer. Je fais et je refais les magasins. Ensuite, le café mais pas toute seule. Un jour, un vieux monsieur m'a proposé une liasse de billets de cent francs pour un tour en voiture. Je l'ai revu, par hasard, derrière son bureau... à la préfecture. Avec les copines, le soir, on va en boîte jusqu'à la fermeture. On s'emmerde, quoi ! »

Il fait gris. La Moselle s'allonge, s'enroule le long des murs de la ville. Comme un lacet autour d'une gorge. La véritable image d'Epinal, ce n'est pas la peur. C'est l'ennui.

JEAN-PAUL MARI